

Dans les coulisses de la Bibliothèque Nationale.

Numéro d'inventaire : 1979.28393

Auteur(s) : Martial de Pradel De Lamase

Type de document : article

Éditeur : La France illustrée (Paris [])

Date de création : 1927

Collection : La France illustrée

Description : Deux pages extraites d'une revue avec 2 photos n&b; pliure centrale

Mesures : hauteur : 375 mm ; largeur : 280 mm

Mots-clés : Bibliothèques, centres de documentation

Filière : aucune

Niveau : aucun

Nom de la commune : Paris

Nom du département : Paris

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : n.p.

Commentaire pagination : 2 p (pp 106-107)
ill.

Lieux : Paris, Paris



Salle de lecture des Imprimés de la Bibliothèque Nationale.

Dans les coulisses de la Bibliothèque Nationale.

En ce moment où les Bibliothèques sont à l'honneur, particulièrement la Bibliothèque Nationale que l'énergique impulsion de M. Roland-Marcel a vivifiée pour le plus grand bien des travailleurs intellectuels, il nous a paru intéressant d'exposer par quels patients efforts et quelle étroite collaboration on parvient, sans trop de peine, à obtenir la communication des inépuisables trésors qu'elle conserve.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails un peu arides du service du Catalogue, mais nous nous efforcerons de mettre en lumière le labeur anonyme des bibliothécaires et de leurs agents dans leur modeste emploi de serviteurs du public.

Avez-vous jamais songé, en effet, à la somme de travail que nécessitent la recherche et le transport du livre que vous désirez consulter ?

C'est à une préoccupation de ce genre que j'obéisais en franchissant le seuil de la salle des imprimés de la Bibliothèque Nationale, muni d'un carton orange, sésame obligatoire dû à la souriante amabilité du fonctionnaire chargé de le délivrer.

À l'entrée, un gardien me remet une feuille jaune, sur laquelle je dois inscrire mon nom, mon adresse et mon numéro de table.

Comment vais-je, maintenant, obtenir livraison d'une nouvelle de Maupassant, Yvette, et d'un opuscule rarissime du bibliophile Jacob, relatif, précisément, à la « Nationale » ?

D'un air découragé je contemple cette énorme cage bondée de livres sur toutes ses parois jusqu'au faite, où, malgré plusieurs centaines de lecteurs et l'activité incessante du personnel, on entendrait une mouche voler. Dans le fond de la salle se dresse une sorte de tribune dont l'aspect serait rébarbatif sans la présence des deux jeunes filles, l'une blonde et l'autre châtain, qui l'occupent. Leur gravité professionnelle m'inquiète tout de même un peu. Que vont-elles penser de mon inexpé-

rience ? Enfin, je me risque et m'adresse à la blonde, devant laquelle s'étale une pancarte *Renseignements*.

« Mademoiselle, je cherche Yvette de Maupassant. Quelles formalités dois-je remplir ? »

— Maupassant ! Vous le trouverez dans ce grand catalogue sur fiches qui est à droite. Si par hasard Yvette n'y figurait pas, nous le ferons rechercher.

J'avais raison de dire « gravité professionnelle ». Cet air de commande a disparu pour faire place au désir de renseigner. Je m'enhardis et parle de l'ouvrage du bibliophile Jacob. C'est encore plus facile. Il est répertorié dans le catalogue imprimé en cours de publication, et je découvre sans peine et le titre que je connaissais imparfaitement et la cote :

Les cent et une lettres bibliographiques à M. l'Administrateur général de la Bibliothèque Nationale (1849). — Réserve Q 833.

Je transcris correctement ces indications sur un bulletin et je l'apporte à la bibliothécaire châtain qui crayonne mystérieusement dans un coin quelques signes d'apparences hermétiques, je n'ose penser cabalistiques.

Mon idée doit transparaître, car la voix bien connue d'un conservateur-adjoint de mes amis m'interpelle :

« Gageons que vous grillez d'envie de savoir ce que va devenir ce feuillet avant de se transformer en un livre tout rendu à votre place ? »

J'avoue et, grâce au plus érudit et au plus serviable des conservateurs, chargé du reste du contact avec le public, je suis admis à la faveur insigne d'accompagner mon chiffon de papier dans ses multiples pérégrinations.

« Deux cas se présentent, m'explique mon guide, en franchissant la grille de l'hémicycle gardée par deux énormes statues qui me font l'effet des chérubins défendant l'accès du paradis terrestre : ou votre bulletin est complet, et il est visé, ou il ne l'est pas. Dans ce dernier cas on

l'envoie au service des *Recherches*, où peinent sans relâche deux bibliothécaires. Examinons plutôt la première hypothèse. Toutes les cinq minutes un manutentionnaire vient faire la cueillette au bureau et l'apporte dans ce magasin. »

Nous sommes, en effet, dans un vaste hall de 50 mètres de long, aux quatre étages grillagés abritant des livres et des livres — en tout 91 kilomètres de rayons exactement.

Un chariot fait le tour de cette impressionnante resserre qui ne représente qu'une partie de l'entrepôt et s'arrête devant des monte-charges traversant tous les rayonnages. Chaque bulletin est alors orienté suivant sa lettre de service, inscrite tout à l'heure par la bibliothécaire.

Nous grimpons à notre tour, mais à pied, et nous arrivons juste pour voir un gardien recueillir le contenu d'un des petits ascenseurs. Je m'étonne de le voir seul.

« Que voulez-vous ? Nous avons dix-sept personnes pour 4.500.000 volumes. Calculez. Chaque gardien dessert plus de 260.000 livres, sans compter les 140.000 périodiques.

— Mais enfin, et le temps ?

— Il faut deux minutes pour aller chercher un ouvrage si l'on ne veut pas de retard, car les bulletins s'accumulent. Le prendre, revenir, le mettre en place après lecture, classer les soixante-dix volumes envoyés quotidiennement par le service des entrées, représentent tout juste, en sept heures de travail... 16 kilomètres par jour. Et l'hiver on n'est pas chauffé, par crainte des incendies. Nous disposons de 315 places de lecteurs, et journalièrement il en passe de 650 à 800.

« Le livre que vous avez demandé à la *Réserve* ? C'est un peu plus compliqué. Vous savez que là sont conservés les imprimés rares et précieux. Le transport à la main est seul autorisé. Dès qu'il y a trois ou quatre bulletins, l'homme escalade pédestrement les étages. Sans perdre de temps il met trois bonnes minutes. Ouvrir les portes, les armoires, refermer, redescendre, nécessitent le double. En dix minutes, sans musser, il peut être en bas. Ceci



Les Thermes de Caracalla.

L'emplacement où elles sont érigées doit correspondre à l'atrium de la maison de Vesta ; celle-ci se composait d'un édifice rectangulaire à deux étages avec une grande cour centrale ; l'appartement des Vestales était probablement au premier étage, à moins qu'il ne faille le situer dans cette série de petites chambres dont on voit encore les murs au sud et à l'ouest de ce qui fut le Portique. C'était un usage chez les patriciens de consacrer une statue aux Vestales par l'intercession desquelles ils croyaient avoir obtenu les faveurs des dieux ; les inscriptions qu'on lit sur des socles anciens se rapportent problématiquement aux statues que ces socles supportent ; sur un seul l'inscription a été grattée ; on prétend que c'est parce que la vestale s'était convertie au christianisme ; quoi qu'il en soit, cette statue a conservé sa tête et le voile de sa coiffure, tandis que toutes les autres sont décapitées. Le temple de Vesta, comme tous les monuments du Forum, subit les vicissitudes de Rome ; plusieurs fois il fut incendié et reconstruit, mais pendant mille années resta le centre de la religion païenne. Les vestiges que nous avons sous les yeux seraient ceux de l'édifice rebâti sous Septime-Sévère et qui dut subsister jusqu'à la fin du IV^e siècle. Il nous apparaît bien agréablement par cette radieuse matinée d'été avec ses trois bassins entourés d'une riche floraison de roses de Bengale...

Stendhal a écrit : « Une émotion de curiosité que rien ne peut arrêter porte le voyageur à parcourir en entier le Forum. » Il faudra donc aller jusqu'au temple d'Auguste pour y découvrir des fresques bien conservées représentant la Vierge, les Saints, le Crucifiement... Avait-on oublié que le pape Jean VII pendant son règne pontifical, au début du VIII^e siècle, fit du temple païen la chapelle diaconale de Sainte-Marie-Antique qui devint plus tard Sainte-Marie-Libératrice ? Les colossales voûtes romanes du temple de Maxence

dominent toutes les autres, écrasant par leurs proportions l'église de Sainte-Françoise-Romaine. Le Bénédictin qui conduit les visiteurs dans l'église, vers l'abside décorée d'une mosaïque du XII^e siècle, qui leur fait remarquer les tombeaux de Grégoire XI, leur dira qu'à cet emplacement Hadrien avait fait élever deux temples jumelés, l'un en l'honneur de Vénus et l'autre de Rome.

Mais nous avons gravi le Palatin. Un respect nous saisit à fouler le sol sur lequel s'est déroulée depuis les temps les plus reculés toute l'histoire de Rome, parmi les ruines et les recommencements de ses multiples civilisations. Il y a foule aujourd'hui sur la colline dont la charme antique renoua la terre pour déterminer par le sillon tracé dans une journée l'enceinte de la ville de Romulus, où furent édifiés les premiers monuments de la royauté, où plus tard, à l'époque de la République, des citoyens illustres bâtirent leurs maisons patriciennes ; Cicéron y résida. Puis Auguste vint et avec lui l'avènement des siècles de l'Empire pendant lesquels le Palatin fut couvert de somptueuses demeures. C'est ici qu'eurent lieu les fêtes et les banquets mémorables, que les lettres et les arts étaient cultivés avec un inconcevable raffinement ; des tyrans vécurent ici ; ici il y eut des complots et des assassinats... De ces événements qui ont ébranlé et détruit le formidable Empire nous savons seulement, nous, mortels vivants d'une autre période de l'humanité, ce que nous traduisons dans les récits parvenus jusqu'à nous des auteurs latins. A travers Pline, Suétone, Tacite, nous nous représentons la vie de Vespasien et de Titus, celle des Flaviens dont le palais paraît avoir été réservé aux réceptions et aux audiences sous Nerva, Trajan, Hadrien... Entre des murs effondrés on nous montre ce que fut l'Aula Regia ou salle du trône. Le Triclinium ou triple salle des grands festins, l'Academia, la Libreria. Les promeneurs qui goûtent ce matin en ces lieux le repos dominical se penchent avec attention sur ces débris du faste et de la gloire : érudits ou simples touristes, jeunes officiers, adolescents, légionnaires, femmes élégantes, étrangers épris de Rome, séminaristes nourris de culture classique, tout ce monde flâne et rêve entre la maison de Tibère, le Stadium de Domitien et le Palais de Sévère qui s'élevait sur une terrasse d'où la vue embrasse un

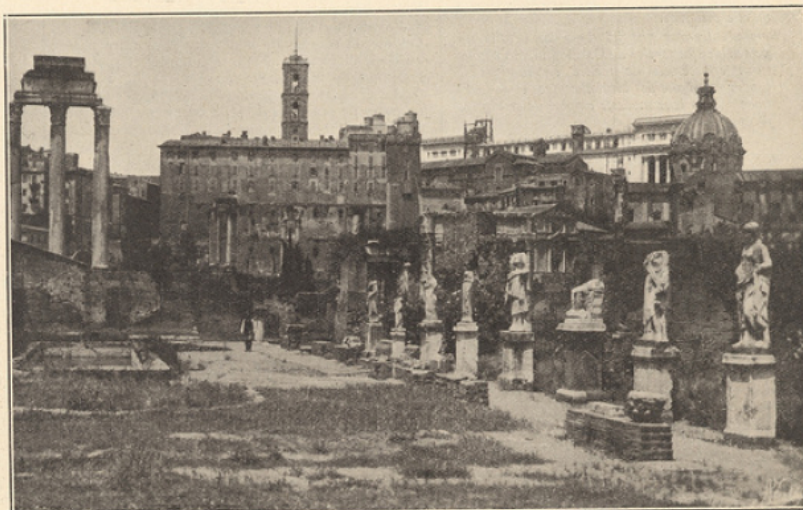
magnifique panorama. Derrière le mont Coelius et l'Aventin, au loin s'étend, dans sa grandeur mélancolique, la campagne romaine à perte de vue jusqu'à l'horizon. Au pied de la terrasse nous voyons les pelouses du parc Guido Bacelli, dit Promenade archéologique, parce que dans ses murs sont enfermés les immenses Thermes de Caracalla, « dont les pans de mur se dressent comme des tours démantelées au-dessus des jardins et des vignes. Une visite aux Thermes de Caracalla dit Émile Bertaux, permet de reconstituer par la pensée l'un des monuments dédiés par les empereurs aux plaisirs de leurs sujets. Trois grandes salles disposées parallèlement et flanquées de vestiaires et de dépendances recevaient les baigneurs ; au centre le Tepidarium, la salle tiède, de plan rectangulaire, était la plus haute et la plus majestueuse ; des portiques alignés perpendiculairement divisaient l'énorme vaisseau en trois nefs. Au nord, le Frigidarium, égal en longueur à la salle du milieu et traversé par des portiques analogues, abritait sous une voûte plus basse la piscine froide. Au sud, une puissante rotonde était séparée de la salle tiède par des vestibules chauffés. Les murs circulaires de la rotonde et la coupole même étaient doubles et laissaient circuler sous leur revêtement l'air chaud répandu par un calorifère souterrain. À l'ouest et à l'est des trois salles qui étaient les Thermes proprement dits deux grands péristyles à ciel ouvert, entourés de boutiques, étaient disposés pour les jeux gymniques... »

... Ce serait une inutile présomption que de vouloir fixer dans notre esprit la carte embrouillée du Palatin ; les ruines s'entrelacent depuis la période confuse de la légende jusqu'aux dernières résidences impériales. La colline de Romulus était déjà livrée à l'abandon lorsque Charlemagne, empereur d'Occident, après avoir repoussé de Rome les Lombards en prit possession. Le Palatin resta délaissé jusqu'à l'époque où le cardinal Farnèse, devenu plus tard le Pape Paul III, y construisit une villa avec le superbe jardin qui existe encore ; alors la colline se couvrit de propriétés de campagnes qui enterrèrent les ruines antiques.

... Et sur la ville inondée d'une resplendissante lumière, tout à coup éclate le canon marquant l'heure de midi, tandis qu'au long d'une rampe de marbre glisse la tache rouge des séminaristes germaniques, de pourpre vêtus, qui descendent l'escalier du Capitole...

MARTHE PATTEZ.

24-5-10



Les grandes Vestales du Forum.

théoriquement, bien entendu, car l'a-coup est presque inévitable.

— Je suis émerveillé de cette méthode promptitude. Évidemment on doit trouver ici tout ce que l'on veut.

— N'exagérons pas, sourit mon aimable interlocuteur.

« Maintenant, comme je vous le disais à l'instant, nous avons envisagé l'hypothèse d'un bulletin complet et bien fait. Malheureusement, nombre de lecteurs ne se rendent pas compte de l'effort et sabotent leurs demandes. Autant de retard pour eux et de besogne supplémentaire pour nous. Un savantisme, une fois, ne réclamait-il pas, véhémentement, la « Vie des Douze Césars », par Napoléon III. Et je ne parle pas des cotes fausses.

« Dès qu'une erreur est signalée ou qu'une demande ne peut être satisfaite, l'un de nous, particulièrement qualifié, va renseigner l'intéressé.

« Tous les jours le contrôle se resserre et si nous ne possédons pas l'ouvrage recherché, nous aiguillons sur une bibliothèque spécialisée.

— ??
— Parfaitement, nous ne devrions être qu'une Cour d'appel. » Et M. Roland-Marcel, l'administrateur général, tout de gris vêtu, l'œil vif, actif, apparaît, promenant partout l'œil du maître.

Je suis en pays de connaissance, et c'est une bonne fortune pour moi que de voir à l'œuvre ce puissant animateur de la cité des livres.

« Avoir tout, continue-t-il, répondant à mon interrogation muette, c'est-à-dire la production étrangère et ce qui a paru autrefois, c'est impossible. D'un autre côté nous ne devrions utiliser les versements du dépôt légal que comme pièces à conviction, en quelque sorte, et c'est une pitié que de voir circuler ici un tas de bouquins que l'on consulterait bien plus utilement ailleurs. Il faut faire un choix et diriger le public vers les dépôts qui intéressent ses investigations, et qui recevraient nos doubles. Les omniscients sont rares et nous n'avons que faire de servir de refuge aux désœuvrés. »

Comme je félicitais sans réserve le nouvel admi-



Perspective d'une galerie des combles (150 m. de long). Ces galeries s'étendent sur plusieurs étages tout autour de la Bibliothèque, pour aboutir aux deux grands magasins centraux.

nistrateur général des progrès réalisés dans la communication des volumes, celui-ci vante chaleureusement la bonne volonté constante et le zèle de son personnel. « On a fait, termine-t-il un gros effort pour répondre promptement et utilement.

Bien mieux, les lecteurs eux-mêmes collaborent à l'œuvre de documentation.

« Tenez, remarque M. Roland-Marcel, égayé par ce souvenir, lorsque je pris possession de mon poste, je trouvais un fonctionnaire chargé de classer les « man-que en place », c'est-à-dire les bulletins auxquels on ne peut donner satisfaction.

Et que faites-vous de ces papiers ? dis-je, au préposé responsable. Mais, je les classe... Et il ajoutait fièrement : Le même ouvrage m'a été signalé manquant jusqu'à vingt-deux fois. J'ai les fiches.

« Tout cela est changé. Dorénavant, lorsqu'un livre récent ne figure pas chez nous on le réclame à l'éditeur et, en 1926, j'ai pu procéder ainsi à plus de 1.200 récupérations, au moins quatre par jour ouvrable. »

Et l'administrateur général passe modestement sous silence les expositions et les reconstitutions dont il a pris l'initiative et qui ont attiré un très nombreux public, ce qui, d'une part, a prouvé que le goût artistique et littéraire persiste en France, et, d'autre part, a augmenté les ressources pécuniaires de notre usine intellectuelle.

On sent qu'un esprit nouveau anime l'antique *Librairie de France*, et c'est tout pénétré de ces intéressantes et obligantes démonstrations que je regagne ma place.

A la table de la *Réserve* je puis consulter le travail du bibliophile Jacob. Il s'agit de lettres écrites en 1849 à M. Naudet, alors administrateur général, au moment de la retentissante affaire Libri. Paul Lacroix n'ose-t-il pas insinuer que les Bibliothèques pourraient bien être destinées, dans l'esprit des bibliothécaires, à leur usage propre et non à celui de leurs lecteurs ? Il reviendrait aujourd'hui sur cette opinion malveillante, car il est peu d'établissements en France qui respectent mieux leurs statuts et qui se dévouent, avec plus de zèle, au service du public.

Quant à *Yvette* je ne la feuilleterais pas aujourd'hui. Mon ami le conservateur avait raison. Je suis un mauvais copiste et j'ai transcrit une fausse cote.

MARTIAL DE PRADEL DE LAMASE.

BIBLIOGRAPHIE

LE PALAIS SOUS LA MONARCHIE DE JUILLET 1830-1848, avec préface de M. Henri ROBERT, ancien bâtonnier, de l'Académie française, (in-12 de 190 pages), par M. Pierre JACOMET, avocat à la Cour d'appel de Paris.

Il y a peu d'années, nous avons signalé aux lecteurs de la *France Illustrée* la publication très intéressante de M. Pierre Jacomet, relative « au Palais sous la Restauration ». M. le bâtonnier Chenu la présentait avec humour, c'est qu'en effet, le Palais est une scène aux spectacles les plus divers, aux décors les plus variés.

M. Pierre Jacomet a poursuivi ses études, il nous ramène au Palais encore, de 1830 à 1848, sous la Monarchie de Juillet, époque déjà troublée que décrit cette fois M. le bâtonnier Henri Robert, en quelques pages saisissantes, sous forme de préface ! Certains avaient pensé que l'avènement de Louis-Philippe, de la Maison de France, mais roi des Français, réconcilierait les partisans de l'ancienne Monarchie avec ceux relativement assagis de la Révolution.

Il n'en fut rien ; jamais les luttes religieuses, politiques, ne furent plus ardentes, plus passionnées : les complots, les attentats se multipliaient ; les causes civiles elles-mêmes eurent un énorme retentissement ! M. Pierre Jacomet a résumé cette curieuse époque, par des observations personnelles qui font honneur à sa belle culture intellectuelle, il a fait revivre d'illustres défenseurs des procès célèbres d'alors, dont à bon droit le Barreau demeure fier. Ces deux volumes intéresseront au surplus tous ceux qui aiment à s'inspirer d'exemples, et surtout des leçons du passé : aussi, devons-nous féliciter leur auteur.

CH. BOULLAY,
Avocat.

LE ROMAN DE NAPOLEON, par Oct. AUBRY.
Prix : 12 francs.

Bel oiseau des Iles, cervelle légère, âme futile, cœur ondoyant et divers, Joséphine de Beauharnais s'amuse,

rit, folâtre, et beaucoup plus âgée que Bonaparte, lui inspire néanmoins un amour violent. A toutes forces, le petit officier voudra l'épouser, et pour y arriver, il lutte, il se hausse, il devient général en chef. Union fantasque, coupée de heurts, de jalousie, de larmes, de jalousie très justifiée, car Joséphine est sujette à caution, elle aime peu Napoléon qui, lui, l'aime à la folie, et ces caractères si divers et onduoyants évoluent dans une époque de folie, de relâchement incroyable : c'est le Directoire, Tallien, Barras !

Le livre se lit avec un intérêt très grand, on comprend mieux Napoléon et ses fureurs très justifiées, on l'admire, on le plaint souvent. C'est un livre à garder, mais qui, évidemment, doit être lu avec circonspection, contrôlé souvent, et par des personnes déjà très averties.

SAINT VINCENT DE PAUL. Guide du prêtre, par l'abbé Arn. d'AGNEL. — Prix : 10 francs.

Avec quelle psychologie pénétrante écrit M. d'Agnel, tous ses lecteurs le savent ! Modèle du prêtre, saint Vincent le fut dans toute l'acceptation du mot, et parce qu'il connut admirablement le cœur humain, il demeure toujours aussi vivant. Des prêtres de son temps, il fut le guide le meilleur et le plus averti, il le demeure aussi bien de ceux d'aujourd'hui et de demain.

LE DOSSIER 1248, par A. HUBLET S. J.
Prix : 6 francs.

Le R. P. Finn fait décidément école ! Après ses délicieux romans, *Percy Wynn*, *Tom Playfair* et autres archi-connus, voici que son confrère le P. Hublet nous donne toute une série. Et au risque de nous faire lapider, oserons-nous dire que nous préférons peut-être *Le Dossier 1248*. Inférieur, et encore, comme invention et portée morale, fort intéressant néanmoins et surtout plus près de nous. C'est en effet un petit Belge, Gérard Hernaudy, que nous voyons apparaître, avec son frère, le délicieux Pierrot. Très simple, mais très touchante histoire, et qui ravira certainement nos écoliers.

Peu d'aventures, pas de jeux, même américains, mais toute une histoire d'âme... très belle...

CE PETIT GARÇON DE BUREAU ! par F. FINN, S. J.

Annouer un nouveau livre du P. Finn, c'est toujours annoncer un livre charmant ! Grâce à son habileté, Michel, le petit garçon de bureau du P. Carney, fait gagner à ses protégées, fort méritantes, les pianos mis en loterie par un journal. Il faut bien être un peu Américain pour comprendre ces caractères et aussi le jeu de ces loteries. Passionnant pour les Américains, paraît-il, le livre plaira peut-être moins en France, malgré son très réel intérêt. Ces mœurs nous paraissent si différentes des nôtres !

L'ERREUR, par R. DUVERNE. — Prix : 12 francs.

Grave problème soulevé par l'Erreur : celui de l'éducation des enfants ! Gilbert Soubiran, écolier indiscipliné, peu travailleur, est traité par son père avec une sévérité, méritée peut-être, mais outrée. Là où réussirait l'affection, sévit la contrainte. Deux caractères se heurtent : l'enfant tombe peu à peu dans les plus grands écarts. S'il se relève plus tard, si le père comprend son erreur, c'est grâce à la douceur d'une sœur aimante, à la bonté du commandant Bertin.

Caractères nettement enlevés, enchaînement des faits bien suivi et nécessaire, situation qui ne doivent pas être rares. Mais nulle part n'apparaît non plus la religion ; ce facteur si puissant est complètement laissé de côté ; dès lors, nul frein, nulle contrainte : l'enfant se relève et c'est encore ce qui nous surprend le plus ! Où trop souvent même une éducation sans Dieu, tristement ce livre nous le montre.

LE PILOTE, par P. COOPER. — Prix : 6 francs.

Pour être bien vieux déjà, et d'une autre génération, les romans de P. Cooper n'en demeurent pas moins toujours très lus parce que très intéressants. A. J. Hubert, en élaguant du *Pilote* maintes longues réflexions ou hors-d'œuvre fastidieux, en a fait un livre alerte, qui se suit bien, et d'un intérêt soutenu. Le vieux conteur en sort tout-puissant, tout rajeuni ; il écrit vraiment « à la française » et n'en plaît que mieux, d'autant que l'action, vive et rapide, se passe en Angleterre, tout près de nous. H. TRILLES.

